

La nouvelle agora

Pierre Barrette

Cinéma et nouvelles technologies
Number 129, October–November 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10165ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Barrette, P. (2006). La nouvelle agora. *24 images*, (129), 53–54.



L'animateur Guy A. Lepage en compagnie de Thierry Ardisson, créateur de *Tout le monde en parle* en France

La nouvelle agora

Les talk-shows constituent désormais le lieu privilégié de la socialité postmoderne

par Pierre Barrette

Le succès de l'émission *Tout le monde en parle* constitue à n'en pas douter un des phénomènes télévisuels les plus intéressants des dernières années, un des plus riches d'enseignements aussi. Comment un *show de chaises*, adapté d'un concept français largement boudé par les Québécois dans sa version originale (car visible sur TV5 mais assez peu regardé), réussit-il depuis deux ans à attirer les plus gros auditoires de la télévision québécoise, toutes catégories d'émissions confondues? Plusieurs hypothèses ont été avancées, parmi lesquelles la personnalité flamboyante et extrêmement populaire de son animateur Guy A. Lepage – le nouveau pape de Radio-Canada? – semble la plus souvent évoquée; on parle beaucoup également du rythme halluciné de cette émission et de son montage proche du vidéoclip, et il est vrai à plusieurs égards que l'expérience spectatorielle proposée par *Tout le monde en parle* rappelle davantage

celles de *24 heures chrono* ou d'un match éliminatoire de hockey que celle d'*Appelez-moi Lise...* Mais il y a plus important que ces deux facteurs, certes pertinents par ailleurs: en fait, la popularité massive de la mouture locale de l'émission a davantage à voir avec le statut changeant et le rôle particulier qu'est en train de prendre le genre du *talk-show* dans notre culture télévisuelle, dominée de plus en plus par le culte de la vedette et obsédé par la mise en spectacle d'une certaine idée de l'actualité.

Un genre bien enraciné et multiforme

Le *talk-show* – malheureusement, aucun terme français équivalent ne semble permettre d'évoquer le genre aussi nettement dans toute l'étendue de ses manifestations – existe depuis les origines de la télévision. Sous une forme ou sous une autre, il a fait les beaux jours de Radio-Canada dès les années cinquante, mais c'est surtout grâce à ce grand

succès de l'âge d'or de la télévision que fut *Les couche-tard* (animé par Roger Baulu et Jacques Normand), en ondes de 1962 à 1970, qu'il a acquis ses lettres de noblesse ici. Une émission comme celle-là reflétait mieux que toute autre en effet l'esprit de cette époque, époque un peu cérémonieuse durant laquelle on devait encore se « mettre chic » pour « passer à la télé »: la formule rappelle celle du cabaret, avec sa suite d'invités que les maîtres de cérémonie se faisaient un devoir de mettre *gentiment* sur la sellette, pour le plus grand plaisir des téléspectateurs. L'atmosphère qui régnait sur le plateau était bon enfant et étonnamment détendue, et on avait souvent l'impression qu'une seule caméra était suffisante pour filmer le tout, tellement le montage était rare et relevait d'une esthétique du direct presque sans médiation. On se souviendra en ce sens que pour une majorité de foyers québécois qui venaient récemment de se doter d'un poste de télévision, le récepteur trônait en bonne place au salon,

et les vedettes du petit écran constituaient encore en quelque sorte des invités de marque, que l'on se devait de recevoir avec tous les hommages dus à leur notoriété. La télévision pouvait encore se faire passer pour une fenêtre ouverte sur un monde qui existait indépendamment d'elle.

Pour leur part, les Américains et les Français ont développé chacun à leur façon une tradition du *talk-show* très différente l'une de l'autre, mais qui reste par ailleurs tout à fait cohérente avec l'esprit de la programmation qui existe dans chaque pays. Du côté des grands réseaux états-uniens, la formule qui en vient rapidement à dominer le genre est celle du *Tonight Show* : animé par Johnny Carson, intervieweur hors pair doublé d'un *entertainer* plus grand que nature dont la personnalité pince-sans-rire a fait école, le concept est celui du défilé d'invités qui viennent y faire leur numéro. Il s'agit donc surtout d'un tremplin pour les artistes, dont certains doivent leur carrière au célèbre Johnny, remplacé en 1992 par Jay Leno (sur NBC), au style plutôt traditionnel, à qui plusieurs préfèrent aujourd'hui celui plus provocant et caustique d'un David Letterman (qui anime son *Late Night* avec beaucoup de panache sur CBS). Les Français, pour leur part, ont longtemps eu une certaine réserve à proposer un amalgame aussi systématique entre l'univers du showbiz et la forme *talk-show*, la mise en scène de la parole conservant encore chez nos cousins une sorte de caractère sacré, lié à sa fonction de vecteur du savoir. Durant les années 1950 et 1960, les émissions à sujets politiques, scientifiques et culturels assimilables au genre du *talk-show* abondent en France, mais c'est la formule créée par Bernard Pivot, d'abord avec *Entre guillemets* puis, lorsque éclate l'ORTF, dans *Apostrophes* puis *Bouillon de culture* qui triomphe. Qu'un critique littéraire qui se fait une spécialité d'inviter sur son plateau certains parmi les plus grands esprits de notre temps devienne lui-même une immense vedette du petit écran en dit long sur tout ce qui sépare la culture télévisuelle des deux côtés de l'Atlantique!

De la psychologie de salon à la trash tv

Les années quatre-vingt vont voir le genre se transformer considérablement et trouver dans le créneau de fin d'après-midi une niche

où se développer sur des bases différentes. Travaillé notamment par la popularité croissante de la psychologie populaire et profitant d'un auditoire majoritairement féminin tiré jusqu'à cette case horaire par les populaires *soap operas*, le genre devient la porte par où les plateaux de télévision s'ouvrent au citoyen ordinaire, celui dont la vie, les opinions et souvent les frasques spectaculaires semblent l'objet d'un intérêt croissant. Initié durant les années 1970 par Phil Donahue (qui animera le *Donahue Show* jusqu'en 1996), le *tabloïd talk-show*, comme on l'appelle fréquemment, exploite les nombreux sujets de controverse qui naissent aux États-Unis de la ligne de partage entre les positions libérales et conservatrices, tels l'avortement, le mariage gai, la ségrégation raciale, etc. Malgré tout ce qui les différencie, les concepts développés ensuite

[*Tout le monde en parle*]
réalise en fait le destin du
talk-show total : réunir
autour d'une même table,
comme autant d'apôtres
de la postmodernité, le
quidam et la star, tous
deux subsumés seulement
par ce qui leur permet
d'exister, le pouvoir
de la télévision.

par Oprah Winfrey, Jerry Springer, Geraldo Rivera, Ricki Lake et les autres ont tous en commun de faire du *talk-show* d'après-midi un espace de débats dominé par la parole du quidam, à qui on donne la chance (!) de s'exprimer sur le sujet du jour; mais l'obsession des cotes d'écoute, couplée à la règle implicite du genre qui veut que la controverse alimente sa popularité, provoque éventuellement une escalade du mauvais goût, certains s'y vantant jusqu'à la foire d'empoigne, alors que d'autres (comme Oprah) s'en dissocient et adoptent un registre beaucoup plus neutre. Au Québec, cette tendance s'incarnera dans deux formules distinctes qui connurent leur heure de gloire durant les années 1980 et au début des années 1990, et qui sont largement tributaires des efforts et de la personnalité de Claire Lamarche, en quelque sorte notre

Oprah Winfrey à nous, qui anima *Droit de parole* sur Télé-Québec avant de passer à Télé-Métropole et de prendre la barre de différents concepts dérivés des *tabloïd talk-shows* des réseaux américains.

La nouvelle agora

L'adaptation québécoise de *Tout le monde en parle* propulse le genre dans une tout autre dimension, loin des politesses de salon et de la psychologie populaire, mais ses idéateurs se sont bien gardés d'en faire le simple clone de la version française, dominée par la personnalité pour le moins « rocailleuse » de Thierry Ardisson. La formule inaugurée en septembre 2004 dans les studios de la SRC est éminemment plus « politique » que le concept original, ce qui fait son véritable intérêt. Non pas qu'on y traite plus qu'ailleurs de la politique institutionnelle ou des affaires de l'État – ce serait même plutôt l'inverse – même si les chefs de partis et les ministres les plus en vue y font de fréquents passages, exposition oblige. Ce qui ressort du contenu de l'émission, et peut-être davantage encore de la mise en scène de ce contenu, relèverait plutôt *du* politique, entendu ici comme l'expression d'une identité nationale à la fois floue mais fortement affirmée, un espace de rencontres où peut se jouer le spectacle de nos valeurs communes, de ces croyances partagées qui surdéterminent qui nous sommes comme peuple et nation. Une sorte d'agora, en fait, en forme de miroir plus que de fenêtre, un miroir qui nous rappelle chaque semaine combien notre réalité – celle dont on parle, justement – dépend désormais de la sélection et de la mise en forme qu'opèrent sur elle les médias.

Car contrairement à ce qu'il serait aisé de croire, la véritable ambition d'une telle émission n'est pas de suivre une actualité qu'il lui suffirait d'interroger, de mettre en question, de révéler. L'ambition bien plus profonde qui l'anime consiste à *être* l'actualité et, en s'ériçant comme le succès de l'heure, en devenant cet incontournable forum où viennent s'ébrouer les gagnants du système – à commencer par les humoristes, ces nouveaux rois – ainsi que le héros ordinaire, elle réalise en fait le destin du *talk-show total* : réunir autour d'une même table, comme autant d'apôtres de la postmodernité, le quidam et la star, tous deux subsumés seulement par ce qui leur permet d'exister, le pouvoir de la télévision. ■